renié leur romantisme), pour se regrouper peu à peu autour de la tradition théosophique : Nerval, Balzac, Lamartine, Michelet,... Hugo encore.

C'est, pour l'ensemble de leur génération, dans les années qui suivirent 1830 ou 1848, qu'au chancellement de l'ancien monde et à la faveur d'une expérience politique pleine de promesses, l'au-delà apparut soudain comme un horizon infiniment reculé, mais non plus transcendant, et dont l'éloignement mesure une possibilité de total bonheur. Malgré la longue série d'ouvrages qu'il a déjà derrière lui, Victor Hugo parvient alors seulement à la maturité de son génie et, nourri inconsciemment par la pensée de ses aînés, il lui donne la plus parfaite formule qu'elle ait eue. Dans la crise intérieure qui marqua le début de son exil, il se pose le problème de l'Humanité. Saint-Simon, Fourier, la Cabale viennent alimenter sa méditation. Dieu marche avec l'homme, et si celui-ci essaie de reculer dans les chemins de l'histoire, il abandonne l'Être même. Dieu est lumière. Mais la lumière, sur le plan du progrès, c'est la manifestation de l'esprit. Le fait du progrès, se traduit pour l'homme par un devoir : dégager toujours plus la spiritualité latente de l'univers. Devoir plus grave encore pour les poètes, chargés d'ouvrir au soleil divin l'âme et le corps des peuples. Hugo conçoit le projet d'un immense poème épique où, reprenant toutes ses propres pensées antérieures et celles de son siècle, il en montrerait le sens profond : l'affirmation de l'immanence de l'esprit et du bien, l'inexistence objective de la matière, cause du mal. Il remanie durant des mois son projet, qu'il intitule *Conseils à Dieu :* il ne rêve rien de moins que de proclamer, avec une telle force persuasive, l'inanité du mal universel, de la réintégration des êtres en leur source de lumière, que par la magie du verbe le miracle s'opère, et que le Dieu-homme se suscite enfin en sa plénitude. Puis, soudain, l'idée se fixe, le plan du poème est rédigé, le titre devient *La fin de Satan*. Le manichéisme, latent jusqu'alors dans l'œuvre de Hugo, trouve sa solution : le mal n'est pas, le mal est tout au plus une hypothèse transitoire et quand nous connaîtrons mieux la nature des choses, le mal s'évanouira. Hugo, dont la pensée est principalement orientée vers les problèmes sociaux, ressent avec intensité l'existence d'une puissance corruptrice larvée, présente dans les souterrains du monde. C'est à celle qu'il fait remonter, par la chaîne des effets et des causes, la multiplicité des actes mauvais répandant leur « ombre » sur l'histoire ; et du mal social, il passe par le simple mécanisme de son imagerie, au mal métaphysique. Le mal est unique. Unique dans sa cause et dans son essence, qui est néant,